EURO CINEMA

le reflet de la vie moderne
périodique mensuel n° 20 prix : 12 F

SPECIAL AUTOMNE

Les photos géantes de toutes les audaces des "Mille et Une Nuits"

tango de la perversion

LE RAPPORT BAROCHE

(La Française et l'adultère)

Sexualité de la femme mariée

47% des Françaises trompent leur mari

POURQUOI ? COMMENT ?

Ce qu'une femme n'ose dire à sa mère, à sa sœur, à son amie la plus intime, à son médecin ou à son confesseur (les secrets d'alcôve conjugale), Jacques Baroche l'a obtenu de centaines de femmes sous le sceau de l'enquêteur le plus anonyme. Assurées de cet anonymat formel, certaines d'entre elles ont pu se montrer prolixes et sont entrées dans les détails les plus précis de leur intimité. En nous livrant un authentique document sociologique, unique en la matière, l'auteur a donné un sens profond aux angoisses de nos compagnes.

EN VENTE PARTOUT

ou 30 F. + port 4,50 F.

EDITIONS DU SENART
13, avenue de la Republique
91000 EVRY

ENTRONS DANS L'ETRANGE MAISON OU OFFICIE MARSHA...

Marsha Kanton dans

SAIGON

MISSION VIETNAM ?

Nous sommes en plein espionnage, dans un monde inquiétant de pièges, d'armes secrètes, de gadgets criminels. Un monde qui, évidemment, ressemble à celui où James Bond se déplace comme un poisson dans l'eau. Toutefois, « Saigon : Mission Vietnam » se déroulant, sur fond de guerre, en Extrême-Orient, l'exotisme en est flamboyant. Nous y découvrons la somptueuse séduction de Marsha Kanton — dont, évidemment, le côté chinois laisse un peu à désirer, mais qui n'en est pas moins affolante pour cela. Dans ce film très mouvementé, un détail : le réalisateur nous introduit dans une maison de « lesbiches ». Le mot fut lancé par Chabrol à l'époque de la sortie de son film fameux, avec Stéphane Audran et Trintignant : « Les Biches ».

ONDINE
LA NYMPE SANS AME

Rolf Thiele, souvent nommé le Chef de rhétorique du cinéma allemand, vient de tourner un nouveau film: Une version moderne de l'Ondine, le fameux génie des eaux,qui se rend sur la terre ferme afin d'y connaître l'amour.

Thiele a transposé son histoire dans le temps présent. Ondine, en sortant des eaux,rencontre Hans qui tombe amoureux d'elle,abandonne Berta,sa fiancée, et paye son amour de sa vie. Au moment de la mort de Hans,Ondine acquiert une âme et connaît l'amour. Elle veut se débarrasser de l'une et de l'autre,mais la mer, dont elle est issue, ne veut plus la reprendre.

Ondine a commencé son existence d'être humain par l'enfer.
A présent, il lui appartient de trouver le ciel.

ABONNEZ-VOUS A EURO-CINÉMA

P.C. Corbeil 72 B 247 — 13, av. de la République, 91000 EVRY — Tél. : 497-06-17

MENSUEL D'INFORMATIONS CINEMATOGRAPHIQUES

● ● ● ●

La plus grande gamme d'informations mondiales
Les films classiques et modernes racontés
Les plus grandes et les plus belles photos
L'avant-garde du cinéma érotique
Tout sur l'activité des vedettes

Je soussigné declare souscrire un abonnement à « EURO-CINEMA » pour 12 numéros (y compris les numéros spéciaux) que je règle de la façon suivante

FRANCE ET UNION FRANÇAISE ..... 120 F

☐ par chèque bancaire au nom d'Editions du Senart

☐ par virement postal au nom d'Editions du Senart, C.C.P. 8218-61 Paris

ETRANGER ..... 200 F

☐ par chèque international ou par mandat international

NOM PRENOM

ADRESSE

LUCIANA PALUZZI, ex-James Bond girl, vient d'arriver d'Hollywood à Rome, après avoir été la partenaire de Richard Burton et de Lee Marvin dans le dernier film de Terence Young : « The Kurkluxman ». Et c'est justement au cours de ce tournage que la presse nord-américaine a lancé la nouvelle prétendant que «la Paluzzi», la plus belle rousse de l'écran mondial, n'était pas en dehors du divorce Burton-Liz Taylor. « Mais, affirme Luciana, entre Richard et moi ce n'était vraiment que de l'amitié, du travail, quelques dîners ensemble. A quoi bon épiloguer à ce sujet ? N'importe quelle actrice prenant plaisir à converser avec son partenaire après le studio peut, alors, être tenue pour suspecte. Et dire que nous sommes en 1974 ! Parfois, quand j'entends certains ragots, je me sens à l'époque des diligences ! »

D'une beauté toujours parfaite, petite, souriante à miracle, très élégante et terriblement sexy (il y a une façon Luciana de s'y prendre...). Luciana Paluzzi se promène sur la terrasse fleurie et ensoleillée de sa belle maison romaine, d'où l'on voit une grande partie des merveilles antiques de la ville éternelle. Son français est excellent, mais elle prononce le titre des films en anglais et ses exclamations sont italiennes. Plaisant cocktail. Luciana se débrouille également en espagnol — avec accent — et a tenu à apprendre le grec. Il est vrai qu'elle passe son temps à changer de nation comme de plateau. Luciana fut découverte par Terence Young en même temps que Claudine Auger : toutes les deux furent les implacables séductrices de Bond-Sean Connery dans « Opération Tonnerre ». Luciana, actuellement, reste l'Italienne la plus demandée par Hollywood.

— Mais ma carrière internationale remonte à plus tôt, dit-elle. Avant l'appel de Terence, j'avais travaillé en Italie, en France, en Allemagne, aux Etats-Unis. Ma mère tient une sorte d'agenda, où elle consigne tout ce que je fais, avec une étonnante minutie. Elle note jusqu'aux lieux de tournage avec mon aide. C'est tout juste si l'équipe technique n'est pas mentionnée. L'agenda est dans la chambre à coucher de mon fils Christian.

Luciana, après avoir trempé les lèvres dans son champagne, sourit d'une façon plus rayonnante encore :

— Mon fils, c'est ma préoccupation numéro 1, la chose la plus importante de ma vie. Il habite chez ma mère à San Remo et, dès que je peux, je parcours les plus longues distances pour aller les voir, serait-ce quelques heures. Je ne peux pas vivre sans Christian. Ce qui compte après ? Ma carrière...

Luciana a été mariée avec l'auteur américain Brett Halsey, une sorte de dieu grec sportif, qu'elle connut lorsque Hollywood s'intéressa à elle au point de lui proposer un long contrat. Depuis qu'elle a divorcé, le travail ne l'a pas lâchée et on la vit dans « Chuka » avec Rod Taylor, « 99 Femmes », « The Venetian Affair », avec Robert Vaughn et Elke Sommer ; « Pas de roses pour OSS 117 », « Play Girl », « Captain Neme », « Les quatre de l'Ave-Maria », etc.

— Avant mon dernier film à Hollywood, précise-t-elle, j'ai fait « Les Amazones » de Young et « Aventure à Athènes » avec George Hamilton. La Grèce commence à produire des films très intéressants, destinés à une distribution mondiale.

J'interromps, non sans malice :

— Aujourd'hui, enrichie d'expériences, vous remarieriez-vous avec Brett Halsey ?

— Où avez-vous la tête ? Certainement pas ! Il ne faut jamais recommencer ce qui, tout à la fois, a été un bonheur et une catastrophe. La vie nous apprend qu'il faut toujours regarder vers l'avenir, et que marcher dans ses vieilles traces n'apporte que déconvenues. Je ne me remarierai jamais. A présent, je me rends compte que Brett était uniquement cela : un homme beau. On finit toujours par payer ce genre de fascination physique.

Luciana Paluzzi possède trois maisons, gages de sa réussite : celle-ci, à Rome, celle de San Remo, une autre à New York. La villa romaine a des jardins merveilleux, une piscine privée, quatre étages avec ascenseurs accédant aux appartements. Mais l'actrice y vit forcément en camp volant, et il y a des housses sur certains meubles. Je remarque les murs nus et que peu d'objets sont sur les meubles :

— Ça, c'est l'œuvre des cambrioleurs, m'apprend Luciana. Ils sont venus me rendre visite et ils ont pris

de Rome, par Javier Duran

LUCIANA PALUZZI DE 5 A 7

Une ex-James Bond Girl qui croit à la richesse du cœur.

LUCIANA PALUZZI
Cambriolée par Arsène Lupin

tous les objets de valeur qu'ils ont pu trouver, bijoux, manteaux de fourrure, tableaux, souvenirs des lieux où j'ai travaillé. Ils m'ont laissé le reste. En guise de signature, l'un d'eux m'a laissé une carte : *« I love Luciana. Signé : Arsène Lupin. »*

Assise comme moi sur la moquette rouge du salon, elle place sur le tourne-disque des musiques qu'elle a rapportées de Grèce.

— Ces airs me rendent folle, bien que mon goût se porte vers le classique, profondément. On prétend que j'ai envie de chanter, et c'est vrai. Cela amuserait mon ami Terence Young, dont la femme m'a fait parvenir les disques que voici. Je suis toujours à mon aise, sur un set, avec ce réalisateur ami. Il m'a apporté beaucoup, et c'est vraiment un être merveilleux. Sa façon de se comporter est celle d'un grand seigneur, mais sans aucune ostentation.

Je pose alors une question qui éveille l'intérêt de Luciana : comment se fait-il que, ne cessant de tourner, elle n'occupe pas davantage la couverture des grands magazines ? Elle y serait époustouflante.

— J'ai pensé à cela ! Mais c'est simple : je n'ai pas le temps de poser. Je me laisse complètement absorber par le travail et, de plus, je n'aime ni sortir la nuit, ni qu'on me prête des « romances », ni être un objet de scandale d'une façon ou d'une autre. Toutefois, je ne refuse pas la publicité, tout en pensant que la meilleure, c'est bien de faire devant la caméra ce que l'on me demande. Voilà pourquoi, je crois, ceux qui m'ont employée se souviennent toujours de moi. Si je regrette de m'être produite dans certains films ? Bien sûr ! Mais, actrice, on est embarqué dans un mouvement et l'on doit gagner pas mal d'argent pour rester à la hauteur. Il y a les impôts, le train de vie, la famille. Ce qui est vital à mes yeux, pour ne pas perdre le rythme, c'est la continuité du travail. Et le bon, souvent, succède au moins bon...

Luciana, soudain songeuse, avoue pourtant :

— Evidemment, j'ai des nostalgies. J'aimerais jouer des rôles à la Magnani, ceux que l'on confie à l'Anglaise Glenda Jackson, être choisie par Fellini, Bergman, Truffaut, Polanski. Heureusement, on commence à me voir enfin sous le jour de la comédienne, plutôt que sous celui de la vedette sexy. Dans une carrière, c'est souvent pile ou face. « Opération Tonnerre » m'a valu des contrats, mais pas toujours dans la ligne que je souhaitais.

Avec un soin touchant, dans une vaste bibliothèque, Luciana garde les documents, les collections de photos de presque tous ses films. Elle me permet d'y fouiller ; mais vite, tandis que je reconnais tel ou tel détail, tel visage, elle me reproche de faire un « casino » dans son trésor. Peu après, comme nous devons dîner au restaurant « Otello », c'est elle qui conduit. Elle a deux voitures, et se sert ce soir de la plus petite avec une maestria qui n'est pas inutile à Rome.

— Où en êtes-vous, sentimentalement, en tant que femme ?

Luciana donne un brusque coup de volant :

— Quoi ? Eh bien, toujours au même point ! Je continue de croire à l'amour, je serais morte si je n'y croyais pas, et je continue d'apprécier par-dessus tout l'amitié.

— Est-il vrai que vous soyez tombée amoureuse ?

— Qui vous a dit ça ? Admettons.

— Quelle qualité appréciez-vous le plus chez un homme ?

— L'intelligence. On doit toujours revenir à ça : quelle chance de s'entendre avec un imbécile, serait-il une merveille physique ?

— Luciana, vous reconnaissez-vous un défaut ?

— Plusieurs, évidemment. Et surtout celui de vouloir connaître mes vertus, de les vérifier... Vous voulez que je fasse la liste de mes vertus ? Eh bien ! je réprouve l'égoïsme au point de l'avoir arraché de mon cœur. J'aime la lutte et j'ai une volonté de fer, en m'attachant à être une professionnelle irréprochable. Dans ma famille et avec mes amis, je tiens à rester sincère, humaine, sensible et même si mon travail me préoccupe parfois de donner aux autres la meilleure part de moi.

Nous voici au restaurant. On offre des fleurs à Luciana. Elle hume une rose pourpre. Menu italien. Luciana mange très peu car, comme pour toute jolie femme, la table est pour elle un problème. « Au point, dit-elle, que parfois j'oublie de manger. » Notre conversation roule sur les amis, les professionnels du cinéma italien (dont certains s'approchent pour la saluer). Noms, titres de films, de réalisateurs, voyages. Et voici le moment de l'adieu, devant le restaurant :

— Luciana, dites-moi, que demandez-vous en premier à la vie ?

— D'être avec mon fils. Après, je demande la santé, le travail et un peu d'amour.

— Etes-vous heureuse ?

Elle a un geste charmant de la main :

— Au Japon, des gens m'ont dit que le bonheur est en nous. Et je le crois assez. Le bonheur, c'est notre amour des autres, notre dignité, notre fidélité aux idéals, à nous-mêmes. Javier, je vous assure que, dans plusieurs circonstances de ma vie, je me suis sentie la femme la plus heureuse du monde.

A ce moment-là, j'ai presque vu le bonheur dans le regard de Luciana Paluzzi : le plus doux, le plus digne, le plus pur, le plus authentique regard parmi ceux que j'ai vus dans le monde du cinéma.

Javier DURAN.

Luciani Paluzzi (ci-dessus) *avec son mari, l'acteur Halsey* (ci-contre), *aupres de Chuck Connors, dans « Capitaine Nemo »* (en bas) *en compagnie de Ringo Starr et d'une amie.*

ENCORE une fois, Burt Reynolds se déchaîne. Fauve de race, en dépit de tous les obstacles, le héros des « Poulets » décide d'attaquer un train, en plein Ouest. Mais ce qui, pour lui, pourrait être un « gros coup » met en branle toutes sortes d'aventures « Le fantôme de Cat Dancing », tiré d'un roman à vif succès de Marilyn Durham, est un western dans la grande tradition, signé Richard C. Sarafian. Sa charpente en est aussi solide que ses péripéties en sont violemment éloquentes. L'utilisation lyrique des paysages, la précision des combats, la fidélité de la reconstitution d'un camp indien, le romantisme passionné et puissant qui se dégage de l'intrigue contribuent à la réussite du film. Auprès de Burt Reynolds, au meilleur de sa forme : Sarah Miles. L'actrice anglaise de « The Servant » de Losey et de « La Méprise » fait ici une de ses plus vibrantes créations.

Le fantôme de Cat Dancing : Burt Reynolds en desperado de la dernière chance.

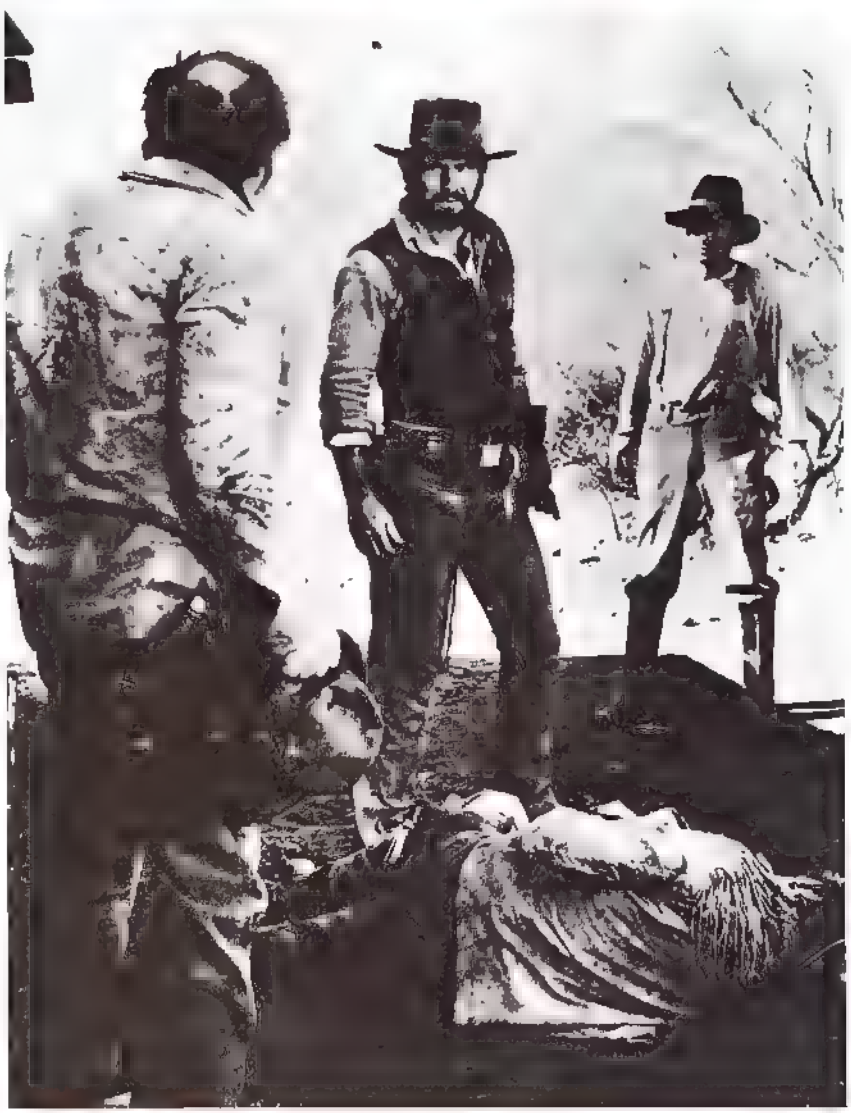
Le fauve Burt Reynolds se déchaîne

Sous les traits de Jay Grobalt, Burt Reynolds, dans « Le Fantôme de Cat Dancing », est un ancien officier. Avec trois complices, il va attaquer un train lorsqu'ils sont surpris par l'arrivée, fort inopinée, de Catherine Crocker, alias Sarah Miles. Cette jeune femme, à l'allure fragile, aristocratique, traverse l'Ouest en solitaire, après avoir abandonné son mari. Cette rencontre, pour les détrousseurs, n'empêchera pas l'exploit prévu : ils font main basse sur le contenu du fourgon postal. Après quoi, pour qu'elle ne parle pas, ils s'emparent de Catherine.

— Quelques heures plus tard, explique Burt Reynolds, un certain Lapchance, que joue Lee J. Cobb, organise une patrouille et invite le mari de Catherine — Georges Hamilton — à s'y joindre. Mes acolytes et moi, nous ne sommes plus que des fuyards. Mon but principal ? Empêcher mes complices de violenter Catherine, comme ils le souhaitent. Toutefois, celle-ci ayant voulu fuir, je me vois forcé de la ligoter. Au petit matin, en pleine solitude, nous rejoignons une vieille ferme habitée par un certain Dab, un ancien soldat de ma compagnie. C'est la femme de celui-ci, Sadie, qui révélera à Catherine que j'ai antérieurement été marié à une Indienne, nommée Cat Dancing, dont j'ai eu deux enfants...

— Révélation qui n'enchante guère la jeune femme ?

— Bien entendu, répond Burt Reynolds. Mais, désireuse de me repousser, elle est retenue par le fait que mes truands de camarades en veulent un peu trop à ses charmes. Il y a bagarres entre nous, et, en définitive, ils seront abattus par des Indiens, dont l'un, d'ailleurs, veut mettre à mal la trop séduisante Catherine. Encore une fois, je la sauve de justesse.



la dernière chance

Sarah Miles, enchantée d'un rôle aussi imprévu, tourné en pleine nature (après les recherches intimistes et snob de « La Méprise », qui triompha à Cannes l'an dernier), conte la suite de l'anecdote :

— Pendant les jours qui suivent, dans l'ambiance prenante du désert, Catherine apprend à mieux connaître Jay. Arrivée avec lui à Superior Pass, une ville-fantôme, elle passe en sa compagnie une nuit passionnée dans un hôtel désaffecté. Mais, là encore, la voyageuse, décidément trop tentante pour les hommes, sera attaquée, et de nouveau Jay Grobalt devra jouer du colt pour la délivrer. Mais, cette fois, c'est l'amour, le vrai, entre eux. Poursuivant sa route, le couple rejoindra bientôt le camp des Shoshones, où les deux enfants de Jay furent élevés après la mort de Cat Dancing...

— Mais le fantôme de celle-ci ?

— On le sent passer, comme un charme, sur ce film plein d'action, mais étrange. Quoi qu'il en soit, Jay veut reprendre son fils Dream, moyennant le versement de l'argent volé dans le convoi...

— Ainsi, le bandit de grands chemins n'est autre qu'un père tendre, à la recherche de sa progéniture ?

— Il y a de ça, approuve Sarah Miles. C'est précisément la vérité psychologique du sujet et des caractères qui a séduit Burt Reynolds — et moi-même. Mais le frère de Cat Dancing, Iron Knife, ne veut pas lâcher l'enfant. Il révèle au chef indien que Jay a tué Cat Dancing parce qu'il la soupçonnait, à tort, de lui être infidèle.

Tout cela ne doit pas nous faire oublier que Jay Grobalt est toujours recherché par la police et traqué, de même que Catherine est poursuivie par son mari. Pourtant, contre toute embûche, celle-ci restera fidèle à celui qu'elle s'est choisi. Même lorsque, fuyant avec son bien-aimé dans les sables, elle sait qu'elle risque sa peau à ses côtés. L'époux bafoué ne tarde d'ailleurs pas à retrouver leur piste ; il tire sur Jay, qui s'écroule. Alors, Catherine, s'emparant de l'arme de celui-ci, abat le criminel à bout portant. Soutenu par sa compagne, Jay Grobalt se relève. Lapchance, qui les observe longuement, décide enfin de leur laisser une chance. Peut-être est-ce le fantôme de Cat Dancing, invisible et présent, qui leur offre ainsi sa protection occulte...

Burt Reynolds et Sarah Miles dans « Le fantôme de Cat Dancing » font une éblouissante interprétation dans un film plein de suspense où Burt se déchaîne.

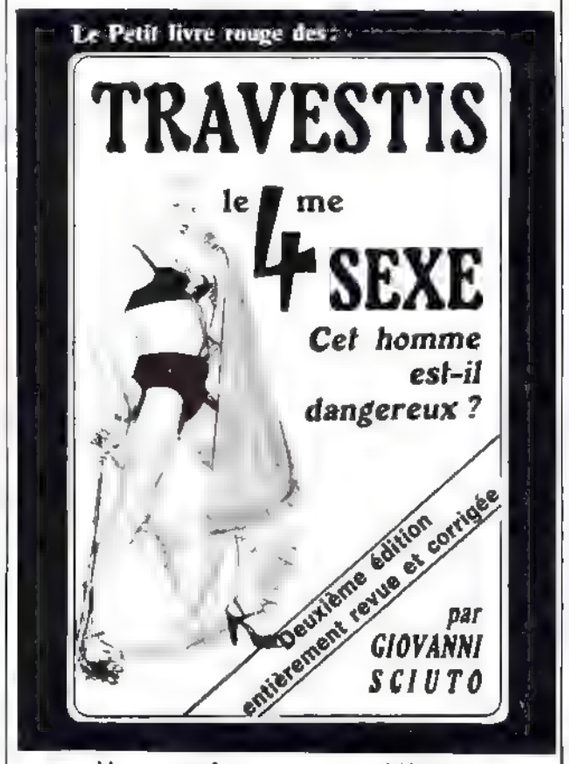
AUDIARD:

**« Je ne m'intègre pas à l'angoisse contemporaines...
Je continue d'apprivoiser les hannetons »**

C'est le temps des travestis, non ? (J.P. Marielle en compagnie de Jane Birkin).

DES TRAVESTIS PAS COMME LES AUTRES

ça vous intéresse de ?



Une enquête sur un problème psychologique, tantôt dramatique triste, souvent bouleversant, parfois cocasse. Dix confessions qui font la lumière sur un monde inconnu préfacé par le Dr Louis Vidal.

BON offre spéciale

à retourner à la Ste DES ÉDITIONS DU SÉNART
13 Av. de la République 91000 EVRY
C.C.P 8218-61 PARIS — R.C. Corbeil 27 B 247
je désire recevoir: LE PETIT LIVRE ROUGE DES TRAVESTIS
au prix exceptionnel de 35 F. Franco reservé a nos lecteurs

NOM
Prénom
N° Rue
Ville
N° code postal écrire en lettres majuscules
aucun envoi contre remboursement.

AUDIARD:

Carmet apprivoise notre panthère de charme numéro un : Stéphane Audran.

Vous rêvez à la lune, messieurs ? (Jean Carmet et Jean Rochefort.)

MICHEL AUDIARD est, à sa façon, un moraliste. Un moraliste auquel aucun événement ne peut jeter de la poudre aux cils. A ses yeux, tout recommence toujours ! Il déclare : « Sur l'estrade, comme quand j'étais gosse, les maîtres continuent de faire la leçon... Les mots ont à peine changé... Ils parlent à présent du Vietnam... de Pékin... de Little Rock... Autrefois, c'était Abd El-Kader et le Bey de Tunis. Toujours l'exotisme. » Audiard, sceptique plus que jamais, continue ainsi à se confier : « Pendant que les intellectuels pèsent et soupèsent ces choses, moi, j'écris de petites histoires. J'en tourne certaines. En somme, je continue d'apprivoiser des hannetons, et je ne m'intègre pas à l'angoisse contemporaine. »

Bien sûr, ce n'est pas une humanité angoissée qu'il nous montre dans « Comment réussir... quand on est c... et pleurnichard ». Le héros — si l'on veut... —, Antoine, autrement dit Jean Carmet, ne fait pas l'amour mieux qu'un autre, plutôt moins bien mais il pleure comme personne. Il est passé maître dans l'art de la larme à l'œil. Mais écoutons Carmet, en passe de conquérir le premier rang des têtes comiques françaises, parler du film :

— Comme Antoine est intarissable lacrymalement parlant, les femmes — chez qui sommeille, on le sait, toujours une sœur de charité — sont submergées par ce Niagara de douleurs, noyées par cet océan de chagrins. Au contact d'Antoine, elles nagent dans le bonheur.

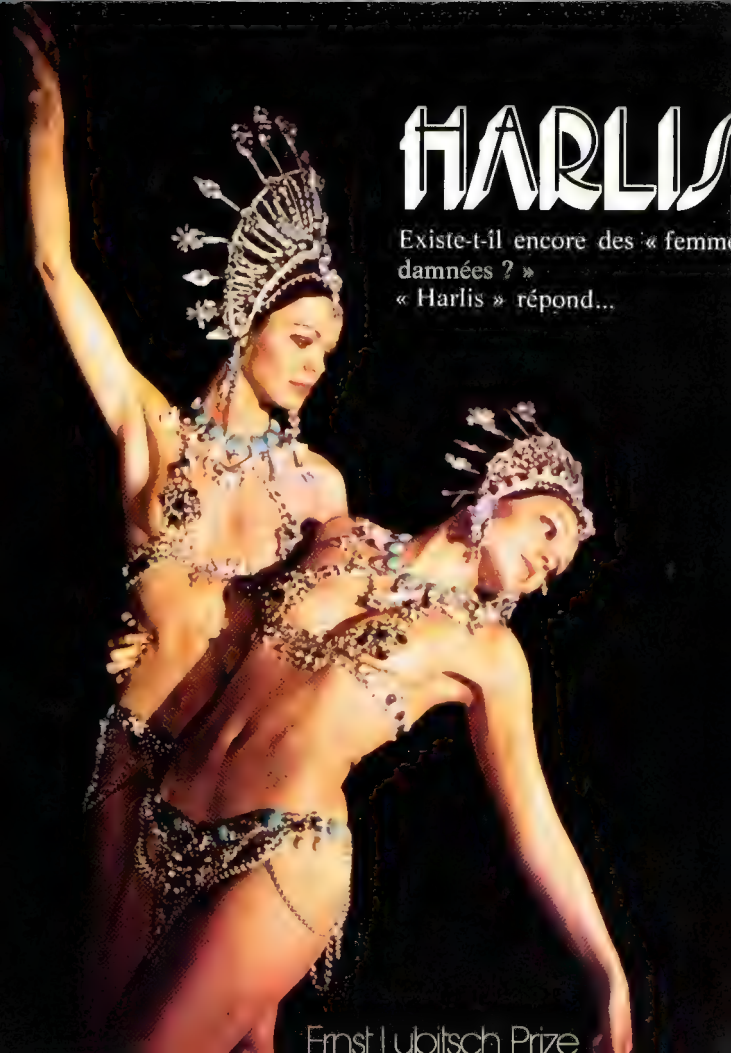
Ainsi, pleurnichant sans cesse, il fait pas mal de victimes, Antoine. Et où Audiard se montre un moraliste, malgré lui, c'est dans la façon dont il brosse ce caractère, dont il observe, de sa caméra au vitriol, Stéphane Audran, Jane Birkin, Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort et Evelyne Buyle, les marionnettes de sa dernière pantalonnade. Des marionnettes qui font une redoutable concurrence aux réelles.

— Escaladant la pyramide de la réussite sociale et galante, Antoine arrivera-t-il au sommet ? poursuit Jean Carmet. Je pourrais vous le dire tout de suite, évidemment. Mais, après divers sondages auprès de personnes sensées, il apparaît que ce serait une erreur, car ceux qui ne l'ont pas encore vu n'auraient aucune raison de s'offrir un billet pour aller voir le film.

G. D.

A la place de Marielle, nous nous méfierions de la souriante douceur de Stéphane Audran.

LA « femme damnée », telle que la concevait Baudelaire, prisonnière de la solitude et tournant un regard nostalgique vers la vie, existe-t-elle encore ? Sans doute. Il est possible que, dans quelque lieu isolé, en province, par exemple, ou au fond de la campagne, telle fille souffre de ce tourment : concevoir une passion pour son propre sexe, sans pouvoir satisfaire ce goût. Comment, faute de relations, faute de vivre dans les grandes cités où « tout existe », les malheureuses de cette sorte pourraient-elles être comblées ? Ce cas, certainement, doit ête prévu par les évolutionnistes du M.L.F... Mais, dans « Harlis », film allemand, les héroïnes vivent dans une métropole. Elles sont danseuses — et ravissantes. Non point danseuses rock, pop, mais danseuses à la façon, un peu, de Mata-Hari. Dans « Harlis », ce côté démodé est charmant. Harlis et son amie Pera se livrent à un esthétisme qui, pour être kitsch, n'en est pas moins des plus suggestifs.


HARLIS
Existe-t-il encore des « femm
damnées ? »
« Harlis » répond...
Ernst Lubitsch Prize

HARLIS

Le film, mis en scène par Robert Van Ackeren sur une musique de Malher, a obtenu le prix Ernst Lubitsch, — qui fut l'un des maîtres de la comédie américaine des années 30, en employant notamment Marlène Dietrich et Garbo dans la fantaisie. La très belle Mascha Rabben est Harlis; Pera, son amie, est interprétée par Gabi Larifari. Ces deux poulettes, très bonnes danseuses, vivraient en paix, si un coq bien prétentieux ne venait troubler leur accord musical. Il s'agit de Raymond. — campé par Ulli Lommel —, lequel tombe éperdument épris de Harlis.

— Toutes les deux, nous a confié Mascha Rabben, gagnent leur vie avec leurs danses en « partners » dans un club féminin... C'est-à-dire un club fréquenté par des femmes.

Toutes deux, dans ce milieu adéquat, ne cachent guère leurs tendres relations. Jusqu'à ce qu'un des rares clients masculins du lieu, Raymond, manifeste un penchant pour Harlis, elles sont heureuses. Mais voilà que la jeune femme est fort troublée. Et si elle s'égarait, en aimant Pera ? Si elle était faite pour des plaisirs plus... orthodoxes ?

— Tout cela est-il vu tragiquement ? avons-nous demandé à Mascha Rabben.

— Nullement. Je veux dire que Robert Van Ackeren n'a pas perdu de vue le côté comédie de l'histoire, à la façon de Lubitsch précisément.

Il a mis beaucoup d'esprit dans l'anecdote, et même de l'ironie. Non qu'il blague les sentiments des deux danseuses. C'est d'une sorte d'humour amer, concernant la vie, qu'il s'agit ici. Parfois, on croit à une caricature et « Harlis » fait songer au cinéma mystificateur des années cinquante.

Cela n'empêchera pas Pera, lorsque Raymond se déclarera, de réagir avec une vive hostilité. Elle n'accepte pas la concurrence d'un homme. Contrainte par son amie de choisir entre elle et Raymond, Harlis se décide néanmoins pour Raymond. Ce faisant, elle est d'ailleurs poussée par le sentiment de l'aventure : elle veut découvrir ce qu'est un homme, comment cela est fabriqué. Sera-t-elle déçue ? Van Ackeren répond :

— Pas sur le plan sexuel. Mais Raymond, dans sa vie matérielle, connaît des difficultés, du fait de la liaison qu'il a avec une certaine Ria, une femme d'affaires fortunée. Afin de se libérer, sur le plan privé et professionnel, il rompt avec elle. Et, du même coup, il se fâche avec son frère Prado, qui dépend de lui financièrement.

On songe à Eric von Stroheim

La façon dont Robert Van Ackeren a traité son film, avec, par moments, un cruel humour, fait aussi penser à Eric von Stroheim, au réalisme baroque, délirant, de « Folies de Femmes » ou de « La Veuve joyeuse ». La « Westdeutsche Zeitung » déclare de « Harlis » : « L'ironie, ainsi que l'étrange contraste de tendresse, de brutalité et de romantisme, rapellent à maintes reprises les films classiques de Stroheim. » Et le « Tagesspiegel » de Berlin : « Von Ackeren a dirigé ses acteurs avec une maîtrise admirable. Il manie habilement les effets optiques et brille par son inspiration scénique. »

Mais qu'advient-il de l'aventure d'Harlis et de Pera ? Le frère de Raymond, pour se venger d'elle, abuse de la première, qui a détaché son frère de lui, le réduisant à la pauvreté. Cet acte ne portera pas atteinte à l'amour de Raymond pour la danseuse. Et pourtant, celui-ci ne réussit pas à conquérir entièrement la sensibilité féminine d'Harlis, qui ne peut oublier Pera.

Robert Van Ackeren conclut :
— Ria et Prado, victimes de la passion de Raymond, finissent curieusement par se rapprocher et s'unir. Il ne s'agit pas d'amour pour eux, mais d'oublier une déception commune. C'est pourquoi sans doute leur mariage aboutira à un crime. Toutefois, de leur côté, Harlis, Pera et Raymond parviennent à se rejoindre, et ceci bien involontairement.
« Harlis », on s'en réjouit, nous ramène à une époque où le cinéma allemand, grâce à Pabst, von Sternberg, Lubitsch, rayonnait d'une sorte de lumière noire — qui était sa qualité propre.

Harlis (Mascha Rabben) et Pera (Gabi Larifari) forment un harmonieux duo de danseuses. Elles pratiquent un art chorégraphique rappelant les rites de Mata-Hari.

Un homme survient (Ulli Lommel). Il troublera la tendre amitié des deux partenaires, unies par le cœur comme par le travail. Harlis et Pera ne sont liées que par leur art. Se retrouveront-elles sur le plan de l'amour ? Angoissé, Hulli saura-t-il conquérir une femme qui n'aime pas les hommes ?

Une autre victime de la passion de Raymond pour Harlis : Prado (Rolf Zacher). Pris par la danseuse, son frère, qui le faisait vivre, lui échappe. Furieux de l'amour de son frère pour Harlis, est conduit à commettre un crime.

Une ravissante veuve
élimine ses maris successifs

Une sélection UNIVERS GALAXIE FILMS

tango de la perversion

interdit aux moins de 18 ans

J'arrive qu'un film érotique présente, bien saignante, bien vraie, une « tranche de vie » digne des faits divers. Sans avoir l'air d'y toucher — ou plutôt en y touchant — tel film « osé » contient une morale illustrée en images parlantes — ô combien ! Il en est ainsi du « Tango de la Perversion ». Son sous-titre pourrait être : « Méfiez-vous des veuves ». En effet, quelle chance a d'être veuve, si tôt, une créature aussi ravissante que Valérie Boisgel ? Son charme maintiendrait n'importe quel mari sur pied de guerre. Et au garde-à-vous ! Il se refuserait à mourir. Partant, il va de soi que si les époux de Valérie passent de vie à trépas, dans « Le Tango de la Perversion », c'est que ladite Valérie, toute florale qu'elle soit, y est pour quelque chose. Mine de rien. Elle sait envelopper ses conjoints ou prétendants comme pas une. On ne s'étonne pas, à la suivre d'un œil charmé à travers le film de Pierre-Claude Garnier, que cette jeune vedette ait su se faire un nom, et une auréole quelque peu fatale, à travers tant de films aux titres évocateurs — dont certains dus au chantre de l'érotisme qu'est Bénazéraf.

Bien entendu, si Valérie Boisgel, dans « Le Tango de la Perversion », fait passer aussi promptement le goût du pain à ses maris, c'est qu'elle y a un intérêt. Il se situe à deux niveaux. Elle aime l'argent et pratique avec brio l'escroquerie à l'assurance vie ; d'autre part, elle ne boude pas à trouver quelques divertissements savoureux avec des hommes bien plus jeunes que les grigous richissimes sur lesquels elle met le grappin. Ainsi, elle n'a guère de défense lorsque vient la visiter un démarcheur de belle allure qui est tout aussi prompt qu'elle à faire sauter vêtements par-dessus les paravents, sinon les moulins. Je peux vous affirmer que cela nous vaut des corps-à-corps mélodieux qui ne manquent pas de charme. On suppose bien que l'enchanteresse, soucieuse avant tout de rouler tout son monde, sera punie, un jour ou l'autre, de tant de noirceur, de cynisme, d'audace. Mais, si grand est son rayonnement physique, qu'on l'excuse un peu, malgré soi, de son inconduite intéressée. D'autant que le film, à sa façon, est une invite à respecter les lois, puisque l'héroïne allume après elle toutes les damnations. On pense qu'elle eût mieux fait, en fin de compte, de vivre paisiblement dans son château, fût-ce en se permettant quelques frasques fugaces, que de flirter avec le crime — qui, comme chacun sait, ne paie pas.

Le titre du « Tango de la Perversion » est d'autant plus étrange qu'il n'y est pas question, à mon souvenir, de tango. Mais un tel titre est dans l'air. En revanche, si l'on n'y danse pas, la propriété du gentilhomme qu'a épousé Valérie Boisgel, selon le scénario, est pleine de jolies personnes qui se livrent, surtout entre elles, à toutes sortes de facéties risquées. S'y ajoute une brune, pétulante, irrésistible soubrette — qui semble jaillie d'un conte galant du XVIII[e] siècle — fort bien campée par Tania Busselier. La soubrette, complément indispensable de toute voluptueuse demeure, mène le double jeu, mais n'a pas de défense contre une sorte de jardinier dont la robustesse fruste la séduit, à l'instar d'une Lady Chatterley du plumeau.

Le film de Pierre-Claude Garnier, lui, se joue sur deux tableaux : nous avons la vie croustillante de la belle gentilhommière, entourée de bois et de prairies propices aux ébats des dryades — et nous suivons la sombre machinerie de Valérie Boisgel et de son amant, avec, en interludes, d'agréables festins sexuels. A ces festins, quelle que soit leur âme, rose ou noire, les comédiens du « Tango de la Perversion » ne boudent pas. Le drame ici est corrigé par un alerte érotisme. Le plus malheureux, dans l'histoire, c'est le mari, objet moustachu du maléfice, mais qui, il est vrai, a des compensations : notamment les privautés que lui laisse prendre la soubrette. En résumé, si nous apprenons à nous méfier ici des veuves trop séduisantes, force est de reconnaître qu'elles savent parfois s'entourer. C'est une façon, évidemment, de mieux faire accepter la pilule à leurs époux-victimes, afin qu'ils soient sans doute cocus, battus et pas mécontents — même au moment de rendre l'âme.

Glenda Thompson

FILMS
tanjo de la
perversion

AU dernier festival de Cannes, « Les Mille et une Nuits », de Pasolini, fut annoncé par un phallus ailé en forme de dague exposé sur la façade du Carlton. Il y avait là, déjà, de quoi offusquer quelque peu les « happy few » et les dames sensibles qui réprouvent de voir affiché en l'air ce sur quoi elles ne boudent pas à huis clos. Bien entendu, cela suffit à alimenter maintes conversations avant même la projection du film — qui

eut droit à un prix, mais fut diversement accueilli : les mêmes reprochèrent au grand cinéaste italien de donner un peu trop dans le sexisme, et d'étaler complaisamment ses rêves. Mais qu'importe ? « Les Mille et une Nuits », vue par Pier Paolo Pasolini, sont un chef-d'œuvre, et, par là, contiennent l'immense pudeur qu'est à elle seule la beauté de l'œuvre d'art.

UNE PRODUCTION ALBERTO GRIMALDI

LES MILLE ET UNE NUITS

(IL FIORE DELLE MILLE E UNA NOTTE)

UN FILM DE PIER PAOLO PASOLINI

avec NINETTO DAVOLI · FRANCO CITTI · INES PELLEGRINI · TESSA BOUCHE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR PIER PAOLO PASOLINI

Une coproduction P.E.A. PRODUZIONI EUROPEE ASSOCIATE (ROME) LES PRODUCTIONS ARTISTES ASSOCIÉS (PARIS)
distribué par LES ARTISTES ASSOCIÉS

Photo Angelo Permoni

Alf Laïla Wa-Laïla

Tel est le titre original des « Mille et une Nuits », la plus célèbre œuvre littéraire de la civilisation arabe. Au début du XVIII[e] siècle, un voyageur et orientaliste français, Antoine Galland, les présenta avec beaucoup de succès au Roi Soleil, sous le titre « Contes arabes traduits en français », révélant ainsi pour la première fois à la culture occidentale ce trésor narratif. C'est un énorme recueil de contes, exemple typique d'un magma de tradition anonyme et populaire de provenances différentes : Inde, Iran, Irak, Egypte. Son considérable volume, la richesse et la variété de la matière, grouillante de personnages et riche d'intrigues parfois assez compliquées, les différences de langage et de style, les analogies avec d'autres cycles de nouvelles, témoignent d'un lent et laborieux processus de formation et d'un vaste rayon de diffusion.

Le groupe le plus important des nouvelles est d'origine égyptienne ; les plus anciennes remontent aux X[e]-XIII[e] siècles, tandis que les plus récentes datent du XVI[e], et l'on y voit paraître, notamment, la flotte vénitienne et ses canons.

L'histoire-cadre de Shéhérazade et du roi Shahriyar, à l'intérieur de laquelle prennent place, rentrant souvent les uns dans les autres, les différents contes, est d'origine indienne. Le monde des génies et des esprits, en tant que volontés libres, autonomes, à l'égard des hommes, est d'origine iranienne. C'est à l'Irak, en revanche, qu'appartient le cycle des histoires d'Haroun-al-Rachid, qui se situe chronologiquement autour de l'An Mille. Dans leur ensemble, « Les Mille et une Nuits » sont le produit d'une civilisation citadine mûre, ethniquement composite, un kaléidoscope documentaire de l'Islam médiéval où, ainsi que l'écrivait André Gide : « Comme dans la « Bible », un monde, un peuple entier s'expose et se révèle ; le récit n'a plus rien de personnellement littéraire et, seules, les parties lyriques restent pour nous dire qu'il y avait un homme et qu'il chantait. »

Le film a été tourné en partie au Yemen du Nord dans le décor des splendeurs orientales et dans les grandes mosquées de l'Ispahan, en Perse.

« LES MILLE ET UNE NUITS » ou le troisième et ultime volet de la « Trilogie de la Vie ». Pasolini, après « Le Décaméron » et « Les Contes de Canterbury », se mesure ici, une dernière fois, avec un récit pur et simple et pénètre dans les grands engrenages de l'ontologie du conte. Du livre le plus célèbre de la civilisation arabe, il a sélectionné une quinzaine d'histoires qui s'enchaînent et se recoupent. On retrouve ainsi les personnages du calife Haroun-al-Rachid et de la reine Zobeida, Aziz et Aziza, le poète de cour Abu Nuwas, le prince Tagi et la princesse Dunya, le riche marchand Nur-ed-Din et la très belle esclave Zumurrud, rachetée par lui... Tromperies, chagrins d'amour, promesses de mariage, liaisons incestueuses, duels de magie et imbroglios comiques composent la trame de leurs nombreuses aventures, hautes en couleurs.

Pour réaliser "Les Mille et Une Nuits" Pier Paolo Pasolini a parcouru un itinéraire de dix mille kilomètres à travers une Asie totalement inconnue

Il est étrange, quand on a parlé des « Mille et une Nuits », qu'on ait oublié de noter cette prouesse : le tour de force qui a consisté, pour le réalisateur, à poster sa caméra dans les pays les plus lointains, d'Asie et d'Afrique, au Yemen, en Perse et au Népal, sans que l'on sente là difficulté et contrainte. L'harmonie est parfaite. Pasolini, avec son équipe, ses acteurs, a pénétré dans les lieux les plus ignorés du touriste, dans les antiques villes d'Orient qui, de nos jours encore, conservent des architectures millénaires. « Et là, nous dit-il, j'ai rencontré une antiquité non pas archéologique, mais encore vivante et en ferment. » A la question de savoir où les personnages, en dehors des acteurs-acteurs, ont été choisis, Pasolini répond :

— Pour la plupart, sur place, dans les lieux mêmes de l'action, pendant les séjours d'étude que j'y ai faits. Autant de visages vrais, élus avec une rigueur absolue. Leur seule présence physique devait donner un sentiment de réalité.

« Les Mille et une Nuits », on le sait, est le livre-pivot, le best-seller fabuleux de la civilisation arabe. Il est forcément d'un caractère itinérant et composite. « Ce qui m'a attiré dans cette « adaptation », dit Pasolini, c'est moins le caractère féerique, exotique et magique, que le réalisme : le sentiment existentiel de la vie quotidienne de l'ancien monde arabe et la représentation de sa société étudiée avec une rigueur presque ethnologique. »

Pasolini ajoute :

— S'il me paraît facile de faire un film d'idéologie politique, il me semble bien plus ardu de faire du film pur, de rechercher la pure affabulation, comme dans les classiques, en se tenant à l'écart des vues idéologiques, tout en évitant de tomber dans l'évasion.

UN TRESOR QUI SUBJUGUE

En fait, c'est l'équilibre harmonieux qu'il a su garder entre l'authenticité des lieux, de l'histoire et des hommes, et l'évasion pure — quoi qu'il dise — qui séduit et envoûte dans cette fresque dont la poésie est grande. De plus, le cinéaste de « Médée », du « Décaméron », des « Contes de Canterbury » dépoussière le vieux livre qui fit la joie, traduit par Galland, de Louis XIV et de sa cour. Le chef-d'œuvre nous apparaît, rafraîchi par Pasolini, comme un trésor dont les pierreries brillent inextinguiblement et nous subjugue.

Plutôt que de nous donner les sempiternels Aladin, les aventures de Sindbad et d'Ali-Baba, P.P.P. a choisi d'illustrer des contes moins connus, en éclipsant Shéhérazade, et en raison de l'enchaînement qu'ils peuvent présenter. C'est ce que Pasolini appelle une « disposition concentrique » : « Les histoires, dit-il, naissent l'une de l'autre ; elles s'interrompent, puis s'entrecroisent. Les premiers personnages qui apparaissent sont Nourédin et Zumurrud, et leur récit contiendra tous les autres. » L'agencement est subtil, paresseux, surprenant, et finalement convaincant, car le réalisateur retombe sur ses pieds après les plus savantes acrobaties. Zumurrud (la superbe demi-sang italo-érythréenne Inès Pellegrini) raconte la première histoire, qui se déroule en Erythrée, et s'inspire des fameux personnages du calife Haroun-al-Rachid et de la

Ninetto Davoli (Aziz)

Les Mille et une Nuits

reine Zobéidah. Celle-ci est campée par Zéoudi, elle aussi érythréenne. Le roi ? Il a été découvert par Pasolini sur le marché d'Asmara. La deuxième nouvelle est contée par la jeune Mounis, que Nourédin (interprété par Franco Merli, juvénile romain... pompiste de son état) rencontre durant son pèlerinage — enseignant et plein d'humour — à la recherche de Zumurrud, qu'il a perdue : c'est l'histoire de Tagi et de sa rencontre avec Aziz qui, à son tour, narre sa propre histoire. Aziz disparaît, après avoir aidé Tagi à trouver deux moines disposés à l'aider dans son projet amoureux. Les deux moines, à tour de rôle, racontent leurs aventures à Tagi. Lorsque l'anecdote concernant ce dernier parvient au dénouement, le film s'achève sur les retrouvailles, après une longue quête amoureuse, du couple passionné que forment Zumurrud et Nourédin. Entre-temps, nous sommes allés d'enchantement en émerveillement, grâce à la caméra véritablement inspirée de Pasolini, qui termine ainsi le troisième volet de la trilogie que forment « Le Décaméron », « Les Contes de Canterbury » et ces « Mille et une Nuits ». « Dur comme fer, j'ai achevé mon ouvrage », disait Ronsard.

A Asmara, dans le quartier du vice

Pasolini ne le cache pas : « C'est dans les quartiers du « vice nocturne » d'Asmara et d'autres villes que j'ai trouvé plusieurs de mes personnages, par exemple, Abadit Guidéi, rôle de la princesse Dunya, qui est prostituée de son métier. Mais, pour les filles de cette race, le sexe semble n'avoir rien à voir avec le péché. » Dans un bar mal famé a été découvert Fessazion Gherentiel, pour l'épisode de Haround-al-Rachid : « Une apparition éblouissante, dont le sourire explosait sur sa figure comme une clarté silencieuse. » Il fut plus mouvementé de mettre la main sur la compagne du jeune homme, jusqu'à ce que Pasolini l'eût rencontrée dans une exploitation agricole : elle mettait des légumes en boîte. Pasolini dit d'elle : « Giana Idris a le front petit, sous les étroits bandeaux parallèles, les pommettes hautes et un peu luisantes, comme celles des pauvres ou des malades, le nez léger, façonné par un moule infaillible, la bouche charnue mais d'un dessin doux. »

Aziz est interprété par le comédien-fétiche de Pasolini, Ninetto Davoli, que nous avons vu dans les « Histoires scélérates ». Aziza, c'est Tessa Bouchet, jeune Française de seize ans qui étudie la danse classique à Paris. Tous, intégrés au climat pasolinien, contribuent, en même temps que la splendeur des paysages, la fraîcheur de la narration, au long envoûtement que nous dispense le film — où Pasolini a su ménager des temps de répit, de dépaysement pur.

Henri RODE.

Le texte des « Mille et une Nuits » a été materiellement rédigé par une seule personne (ainsi qu'en témoignent les répétitions de langage et de modes narratifs), mais les trois différentes veines culturelles, la persane, l'égyptienne, l'indienne, d'où proviennent les contes, sont reconnaissables. De même les temps où se situe l'action sont-ils historiquement distants entre eux : il y a des récits qui peuvent remonter au IX siècle ; d'autres à la Renaissance (on y mentionne des canons). La diffusion de ce texte, grâce à la traduction pleine de bonne volonté du Français Galland, est survenue en Occident au XVIII siècle.

Pier Paolo Pasolini

Photo Angelo Pennoni

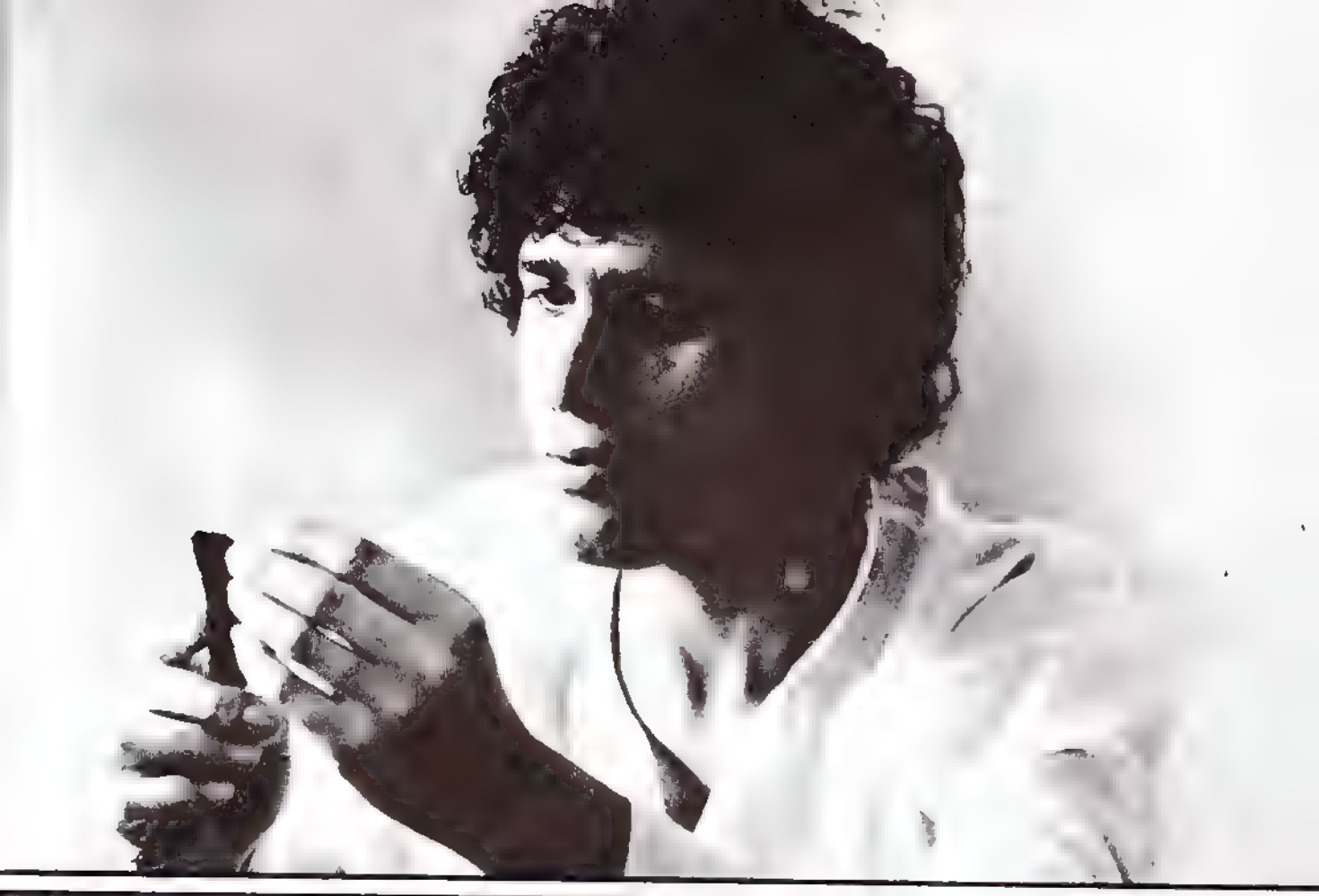
PIER PAOLO PASOLINI est né à Bologne, le 5 mars 1922. Son père était de famille ravennate, sa mère, du Frioul. Ils s'étaient rencontrés pendant la Grande Guerre. Pier Paolo Pasolini ne vit pas longtemps à Bologne : pendant toute son enfance et son adolescence, il doit sans cesse « s'adapter » à de nouveaux milieux, suivant les déplacement de son père, officier : Bologne, Parme, encore Bologne, Bellune, Conegliano, Sacile, Idria, encore Sacile, Crémone, Reggio-d'Emilie. Enfin, encore Bologne, d'où, alors qu'il suit les cours de l'université, en 1943, il est obligé d'« évacuer » au Frioul, à Casarsa, le village natal de sa mère. Il y reste — tout en terminant son université et en entreprenant son activité littéraire — jusqu'à 1949. Puis il va à Rome : il s'agit de « s'adapter » encore une fois au milieu, à celui, particulièrement violent, de la Rome plébéienne et sous-prolétarienne des quartiers populaires ; un milieu « dialectal » qui répond fort bien à son caractère.

La présence de Pasolini dans la littérature italienne contemporaine est celle d'un poète parmi les plus vivants et passionnés, d'un narrateur discuté et original dans les inventions des idées et du style, d'un essayiste pénétrant et anticonformiste.

Principales œuvres littéraires. — **Poésie :** Poesie a Casarsa, **Bologne, 1942 ;** La meglio gioventù, **Florence, 1954 ;** Le ceneri di Gramsci, **Milan, 1957;** L'usignolo della Chiesa cattolica, **Milan, 1958 ;** La religione del mio tempo, **Milan, 1961 ;** Poesia in forma di rosa, **Milan, 1964 ;** Poesie, **Milan, 1970 ;** Transumar e organizzar, **Rome, 1971.** — **Romans et nouvelles :** Il ferrobedò, **Milan, 1951 ;** Ragazzi di vita, **Rome, 1955 ;** Una vita violenta, **Milan, 1959 ;** Donne di Roma, **Rome, 1960 ;** Il sogno di una cosa, **Milan, 1962 ;** Alì dagli occhi azzurri, **Milan, 1965 ;** Teorema, **Milan, 1968.** — **Théâtre :** Il vantone, **Milan, 1963, traduction du « Soldat fanfaron » (Miles gloriosus) de** Plaute ; Pilade, **Milan, 1967 ;** Orgia, **Milan, 1968 ;** Affabulazione, **Milan, 1969.** — **Critique :** Poesia dialettale del Novecento, **Parme, 1952 ;** Passione e ideologia, **Milan, 1960 ;** La poesia popolare italiana, **Parme, 1960 ;** Empirismo eretico, **Milan, 1972 ;** Calderón, **1973.**

L'œuvre littéraire de Pasolini est largement connue à l'étranger ; presque tous ses livres ont été traduits en plusieurs langues. En France, un vaste recueil de ses poèmes a paru aux éditions Gallimard.

Pier Paolo Pasolini a inauguré son intense activité cinématographique comme collaborateur dialoguiste, notamment pour les films « La donna del fiume », **1954 ;** « Il prigioniero della montagna », **1955 ;** Le notti di Cabiria, **1956 ;** Marisa la civetta, **1957 ;** Giovani mariti, **1958 ;** La notte brava, **1959 ;** Il bell'Antonio, **1960 ;** Morte di un amico, **1960 ;** La giornata balorda, **1960 ;** La lunga notte del '43, **1960 ; il a été aussi interprète, dans** « Il gobbo », **1960. Il a écrit les sujets de** La notte brava, Morte di un amico, La giornata balorda, La Commare secca. **En 1961, il a écrit et mis en scène son premier film,** Accattone, **poursuivant avec :** Mamma Roma, **1962 ;** La ricotta **(une des séquences de** Rogopag - Laviamoci il cervello), **1963 ;** La rabbia, **1963 ;** Comizi d'amore **et** Il Vangelo secondo Matteo, **1964 ;** Uccellacci e uccellini **et** La terra vista dalla luna **(une des séquences de** Le streghe - **Les sorcières), 1965 ;** Che cosa sono le nuvole ? **(séquence de** Capriccio all'italiana), La sequenza del fiore di carta **(une des séquences de** Amore e rabbia) **et** Œdipe Roi, **1967 ;** Teorema, **1968 ;** Porcile, **1969 ;** Médée, Appunti per un'Orestiade Africana **(Notes pour une Orestie africaine), 1970 ;** Le Décaméron, **1971 ;** Les contes de Canterbury, **1972. Il a publié les scénarios suivants :** Accattone, **Rome, 1961 ;** Mamma Roma, **Milan, 1962 ;** Il Vangelo secondo Matteo, **Milan, 1964 ;** Uccellacci e Uccellini, **Milan, 1966;** Edipo Re, **Milan, 1967;** Medea, **Milan, 1970 ;** Ostia, **Milan, 1970 (avec Sergio Citti).**



« Dans « Les Mille et une Nuits », les pauvres ont la même culture que les riches (monde magique, sexualité, sens commun...). Peut-être est-ce dans cette union des puissants et des humbles que réside le charme profond de ces contes : un charme, pour moi, puissant. D'abord, parce qu'il n'est pas un homme, dans le monde des « Mille et une Nuits », qui ne ressente profondément sa propre dignité, dignité que même le plus misérable des mendiants possède. Ensuite, parce qu'à travers cette unité culturelle, prend forme et est vécu un « eros » particulièrement profond, violent et heureux. »

Pier Paolo PASOLINI.

Pier Paolo Pasolini

Déclare

© Artistes Associés

« La source d'inspiration « princepts » est une lecture critique des « Mille et une nuits ». Etrange lecture critique, en vérité ; car je ne suis pas versé en littérature arabe, pas plus qu'en histoire arabe. La lecture critique d'un texte est-elle possible en dehors de toute forme d'historisme ? Non, bien sûr. Mais il y a quelque compensation. Par exemple, ma connaissance existentielle du monde arabe. Je puis affirmer de connaître davantage les Arabes que les Milanais (ce qui fait partie d'une extravagante compétence que je possède, en fait de Tiers Monde). J'ai pu ainsi « historiser » les « Mille et une nuits » pour ce qu'elles sont à présent, dans leur contexte populaire, les comparer au monde — bien qu'en partie évolué — dont elles parlent. En outre, le structuralisme est une méthode critique qui peut aussi bien se permettre d'analyser un texte en soi, isolé des circonstances, et voir comment il est fait, comment il fonctionne, quelle est la forme de son univers.

« Et c'est ainsi que j'ai procédé. A ce propos, je pourrais dire que les premières découvertes schématiques auxquelles m'a conduit mon observation critique sont au nombre de deux. D'abord, les contes des « Mille et une nuits » sont le produit d'une série d'anomalies du destin. Généralement, le destin est tellement aux mains de Dieu qu'il est impossible de le traduire en paroles autrement que dans les invocations et les parénèses, les exhortations : pour le reste, il engendre d'une manière cachée les événements normaux (naissances, mariages et morts). Mais, de temps à autre, il se réveille, il se manifeste, il « apparaît » : et voici l'anomalie. Chaque conte des « Mille et une nuits » commence par une « apparition » du destin, qui se manifeste par une anomalie. Or, il n'est pas d'anomalie qui n'en produise une autre. Ainsi naît un enchaînement d'anomalies. Plus cet enchaînement est logique, serré, essentiel, plus le récit des « Mille est une nuits » est beau (c'est-à-dire vital, exaltant). L'enchaînement des anomalies tend toujours à revenir à la normalité. La fin de chaque nouvelle des « Mille et une nuits » consiste en une « disparition » du destin, qui se laisse envelopper par l'heureuse somnolence de la vie quotidienne.

« Ce qui m'a donc inspiré, pour le film, c'est de voir le destin à l'œuvre, activement, en train de « dévaler » la réalité : non pas vers la surréalité : non pas vers le surréalisme et la magie (dans mon film, il n'y en a que quelques rares traces essentielles), mais vers la déraison révélatrice de vie, qui ne prend un sens que si on l'envisage comme « rêve » ou comme « vision ». J'ai donc fait un film réaliste, rempli de poussières et de visages pauvres. Mais j'ai fait aussi un film « visionnaire », où les personnages sont dans un état de ravissement et poussés malgré eux par un désir anxieux de connaissance, dont l'objet est ce qui leur arrive.

« Cette soif de connaissance rend leur passivité étrangement héroïque.

« En "se jouant" d'eux, le destin (la volonté de Dieu) a un plan à lui : celui d'en faire, ne serait-ce que fugitivement, d'humbles « compagnons d'Ulysse », poursuivant vertu et connaissance (dans un cadre de vanité générale de tout, auquel ils ne savent opposer solidement que les règles de la normalité quotidienne).

« Ensuite : l'élément protagoniste est donc le destin, mais entendu comme normalité, comme ontologie de tout événement et de toute condition humaine (ici, l'empirisme de la « morale » populaire se superpose au Coran, ou mieux, réincorpore le Coran, en « normalisant », à travers le culte et la convention, tout ce qu'il a révélé d'anormal, en dehors de la connaissance empirique). Toutefois, cette ontologie de la vie a aussi des antagonistes. Mais on ne les voit jamais comme tels, dans les « Mille et une nuits ». Les antagonistes innomés du destin « normal » sont la magie et l'homosexualité. C'est d'eux que — sans en avoir apparemment conscience, et certainement sans en donner — le destin se sert pour créer ses anomalies. A la magie et à l'homosexualité, nous pourrions ajouter le pouvoir ; celui-ci, dans les « Mille et une nuits », se présente extrêmement fractionné, morcelé, bien que les différents puissants (rois ou princes, avec leurs cours) soient tous égaux entre eux, jusqu'au stéréotype. Mais il serait ardu de démontrer que le « pouvoir » est en dehors de l'ontologie qui explique la vie. Peut-être, son obscure force d'antagonisme consiste-t-elle dans le fait de ne pas être un pouvoir central, national (ce « Royaume Arabe Uni » éternellement manqué). Ce qui est certain, c'est que le protagoniste (le destin) fait un large usage, dans son jeu, du morcellement du pouvoir. Les enchaînements des anomalies se rattachent généralement à de longs voyages. Bien plus, on pourrait formuler l'hypothèse d'une structure narrative des « Mille et une nuits » consistant dans la fusion de l'enchaînement des anomalies et du long voyage, selon ce schéma : anomalie - série d'anomalies - ailleurs - retour. L'ailleurs — outre qu'un voyage dans des zones du pouvoir nouvelles, quoique limitrophes — peut aussi être un lieu magique, ou bien un rêve. Je voudrais rappeler que l'idée du drame de Calderón, « La vida es sueño », se trouve dans les « Mille et une nuits ».

⁂

« Tous les personnages des « Mille et une nuits » sont des artisans, des commerçants et des paysans, outre, naturellement, des princes et des nobles (mais, comme dans toutes les sociétés féodales, pauvres et riches ont la même façon de penser. Cela est prouvé irréfutablement par le sentiment esthétique, qui est le même pour tous). Ma condamnation marxiste d'un monde « d'exploitation de l'homme par l'homme » n'est pas rétroactive ; pas le moins du monde. Je ne considère pas les « pauvres » du passé comme « sub-humains » uniquement parce qu'ils n'ont pas eu de conscience de classe et ne se sont révoltés que de temps à autre, à travers des rébellions de nature sous-prolétarienne et paysanne. Je ne condamne ni ne méprise leur résignation et leur passivité. Ce sont aussi là des formes de vie. Si, dans la plupart des cas, par ailleurs, ce sont des « phénomènes culturels étrangers » à la culture du pouvoir, il ne me semble pas que ce soit le cas du monde arabe des « Mille et une nuits ». Ici, les pauvres ont la même culture que les riches (monde magique, homosexualité, sens commun, morcellement du pouvoir, qui paraîtraient des éléments archaïques et fortement traditionnels, ne sont point des éléments de culture des pauvres seulement, mais aussi des riches et des privilégiés). Peut-être, est-ce dans cette union de puissants et de sujets que réside le charme du monde des « Milles et une nuits » ; un charme, pour moi, puissant. D'abord, parce qu'il n'est pas un homme, dans le monde des « Mille et une nuits », qui ne ressente profondément sa propre dignité (même le plus misérable des mendiants la possède) ; ensuite, parce que, par je ne sais quelles voies mystérieuses, à travers cette unité

Pier Paolo Pasolini

culturelle — à laquelle chacun puise son droit à la dignité humaine — prend forme et est vécu un « eros » particulièrement profond, violent et heureux (c'est dans les périodes de répression que le commerce des sens est le plus abondant, heureux et exaltant). Ce qui compte, c'est la tolérance populaire, non pas la tolérance du pouvoir. Et toute morale populaire fondée sur l'honneur est tolérante.

« Tout cela — de la même manière et beaucoup plus que dans le « Décaméron » et dans les « Canterbury Tales » — m'a fasciné. Désormais, je déteste le monde actuel, entièrement petit-bourgeois et faussement tolérant (par une décision du pouvoir des consommations). Je lui oppose ce monde disparu, qui survit dans certaines parties du Tiers Monde, en descendant à partir de Naples, cerne désormais par les modèles petits-bourgeois de la civilisation des consommations et de la fausse tolérance. Là où ces modèles commencent à s'imposer, commencent les abjurations. Au nom d'un niveau de vie petit-bourgeois occidentalisant, les peuples arabes (comme le firent naguère le peuple romain ou le peuple sicilien) abjureront leur ancienne et royale intolérance. Par réaction, ils deviendront terriblement intolérants (tandis que leurs élites commenceront — comme dans le monde occidental — à se gratifier d'une tolérance toute nominale). Pour conjurer un tel avenir, j'ai rêvé d'un film comme les « Mille et une nuits » avec une nostalgie indicible. »

« J'ai obéi à mes règles de style ordinaires (pas de plans-séquences, pas de personnages de coulisses, pas d'entrées et de sorties dans le champ, pas de plans attaqués sur la même ligne) ; mais j'ai, en quelque sorte, accru la passivité de la caméra. A l'exception de deux ou trois panoramiques, elle n'est jamais présente. J'ai laissé couler le monde « pro-cinématographique » comme coulent les rêves et la réalité (si on pouvait la synthétiser, comme cela arrive dans un « film » par rapport au « cinéma »). Du reste, le Destin, en « combinant » dans son jeu héroïque les événements, n'a, certes pas, besoin de la caméra. Celle-ci ne peut que rester contemplative. »

∴

« Je sais que les critiques ne considèrent pas avec sympathie mon insistance à faire des films étrangers à l'actualité et à l'idéologie (du moins apparemment, c'est-à-dire d'une façon assez vulgairement reconnaissable. Car je sais bien, moi, quelle actualité passionnée et quel engorgement idéologique complexe me poussent vers ces films ; et aussi quelle ambition). Si Fellini avait écouté les impatiences des critiques il n'aurait pas fait ce très beau film qu'est « Amarcord ». Le « tempo » d'un auteur n'est pas celui des journaux. S'accomplir, c'est toujours déborder, dépasser. Pas même les problèmes culturels d'un auteur ne sont ceux qui plairaient à la critique. Pas même la représentation de l'« eros », dans mes derniers films (dans ma « Trilogie ») n'a le rôle qu'on voudrait lui attribuer : ce n'est pas un apport à une libéralisation des rapports sexuels. Non. Bien au contraire, si mes films avaient par hasard contribué à la tolérance actuelle, je les renierais. Je trouve, en effet, que cette tolérance est projetée et programmée par le pouvoir: d'en haut, et donc subie par les gens ; surtout par les jeunes, poussés à la névrose par l'anxiété de devoir se montrer à la hauteur des libertés qui leur sont accordées. La représentation libre de l'« eros », dans mes derniers films, est la représentation des rapports sexuels des époques de répression : de là leur vient — je crois — le manque absolu de toute forme de vulgarité. Quant aux critiques tendus vers l'avenir et impatients devant tout retard, qu'ils se tranquillisent : les « Mille et une nuits » achèvent ma trilogie, à savoir mon expérience la plus ambitieuse. Mon prochain film sera carrément un film sur l'idéologie. Et donc explicitement idéologique. Mais je ne serait peut-être jamais plus aussi profondément et radicalement idéologique que je ne l'ai été dans mes trois derniers films, et en particulier dans les « Mille et une nuits ».

Pier Paolo PASOLINI.

FLASHESCINÉMA

Le cinéma fantastique et de terreur a, de plus en plus, un grand standing en Espagne, où les Monstres sont en faveur. Parmi eux, Dracula et autres sanguinaires, parfois du sexe, ont la cote la plus élevée. « La Momie », « Frankestein », « Fu-Manchu » suivent de près. Quant au « Bossu de la Morgue » — notre photo — il renouvelle, à sa façon, le thème de la Belle (Rosanna Yanni) et de la Bête (Paul Nashy) sous la direction de Carlos Aured.

Karim Bey, après ses études d'art dramatique à Casablanca et à Paris, vient d'obtenir un succès personnel dans « La Cuisine » d'Arnold Wesker. Le voici devenu le premier torero marocain de l'histoire espagnole dans « Un mort dans l'Olympe », où il est l'adversaire de l'ex-prodige Joselito. Karim Bey va tourner « Chronique sanglante » de Rovira Beleta et « Reporter d'Evénements » de Peter Coch. Karim a également un projet, au Mexique, avec François Reichenbach et Anthony Quinn.

par Javier Duran

Agnès Kalpagos, qui a vingt ans, est une Hongroise à l'italienne, puisqu'elle a commencé de se faire connaître en Italie avec «Irène»: elle y crève l'écran, nous dit-on, et nous le croyons volontiers. Après avoir participé aux «Amazones», de Terence Young, Agnès Kalpagos a décidé de partir à la conquête d'Hollyw0od, comme jadis les sœurs Gabor.

TRANCHE DE VIE EN HOLLANDE

Michael, l'ex-délinquant, met en ébullition toutes les belles d'un H. L. M.

« LES AFFAMEES » dépasse, par sa psychologie, l'étude des caractères, le film érotique courant. Derrière le personnage de Michael, qu'interprète avec une étonnante vérité Hugo Metsers, se profile toute une réalité de grande ville, avec l'insatisfaction, la frustration que cachent les murs des grands immeubles. Avec, aussi, la licence que dissimulent parfois les « grands ensembles ». D'où vient, au fait, ce manque de bonheur que l'on sent chez les personnages des « Affamées » ? Pourquoi cette recherche permanente du plaisir, de l'insolite dans le plaisir. Pourquoi tant de femmes, apparemment satisfaites par leur partenaire légitime, cherchent des « frissons nouveaux » auprès d'un inconnu ? Tout cela rejoint, en somme, une soif d'absolu que Freud voyait à la base de toute sensualité trop poussée. Quoi qu'il en soit, « Les Affamées » (Blue Movie) est une réussite du cinéma hollandais. Son réalisateur, Wim Verstappen, a été justement loué par la critique — parce qu'il regarde les choses, non seulement avec un sens original du septième art, mais avec une clairvoyance foudroyante. Bien entendu, il existe d'autres milieux, d'autres gens, en Hollande, que ceux que nous présente ici Vestappen. Mais il a braqué sa caméra sur Michael et ses « Affamées » avec le souci d'être objectif. A nous, moralement, de tirer les conclusions.

Gérard DELROY.

Pris dans un tourbillon de désir, Michael, mis à l'épreuve par l'administration qui l'a libéré de prison, oublie sa promesse d'être chaste. Les " affamées " se jettent sur lui. De ce typhon de passions, Michael pourra-t-il être sauvé par un amour vraiment pur ?...

Ce film est une véritable « tranche de vie ». Son néo-naturalisme est une réussite. Il nous donne, sur la Hollande intimiste, des vues pleines d'intérêt. Mais l'histoire contée ici n'est pas sans cruauté, sans arrière-fonds assez inquiétants. Le héros — ou anti-héros plutôt — est un certain Michael. Il sort de prison après avoir commis certains délits, dont coups et blessures et détournement de mineure.

Michael est accompagné d'un éducateur qui l'installe dans un H.L.M. quelque peu éloigné de la ville, lui promet du travail, mais lui recommande de se tenir tranquille, étant donné qu'il reste suspect aux yeux de la police. Il doit, de plus, rendre compte à l'Administration de tous ses faits et gestes. Le jeune homme feint d'écouter ces conseils. Mais il a déjà l'idée de n'en faire qu'à sa tête. En effet, après cinq années de prison, bâti comme il est, il meurt d'envie d'exercer ses ressources sexuelles.

Une bête à Plaisir

Dans la H.L.M., Michael ne tarde pas à s'apercevoir que règne la dissolution. Ses voisines mènent une vie plutôt libre, même celles qui sont en puissance d'époux — d'époux dont elles se moquent fort, apparemment. Michael en prend vite conscience. Et le voici, bientôt, en

butte à la curiosité puis au désir de toutes les belles de l'immeuble. Bien qu'elles s'arrangent pour céder à leurs désirs, elles se sentent isolées dans ce quartier périphérique. Et le moindre prétexte leur sera bon pour prendre Michael au piège, faire de lui une « bête à plaisir ». On se doute que le jeune homme résistera mal à ces ménades pot-au-feu. Elles se l'arrachent. Il assiste, dès le soir venu, à toutes sortes de faits suggestifs.

La femme de son voisin de gauche se livre à des ébats conjugaux très démonstratifs. Ils traversent la cloison, si l'on peut dire ! Michael, attiré, en sera. caché, le spectateur. La femme de son voisin de droite, elle, délaissée par son mari, professeur de zoologie qui ne se complaît qu'avec les singes (auxquels il compare volontiers les humains, d'ailleurs...) est nettement frustrée. Michael veillera bien vite à ce qu'elle le soit moins. Il y a aussi, dignes d'intérêt, la voisine du dessus, celle du dessous, la jeune fille de l'ascenseur, le couple de ravissantes qui préfèrent aux joies que dispense un Adam celles que les dames peuvent trouver entre elles.

Michael se dit : « Eh bien ! Toutes, toutes, mariées, célibataires, divorcées, majeures, mineures, tiennent à m'assaillir de leurs ardeurs. De quoi ne plus savoir où donner de la « tête » ! »

Seule, une certaine Julia, qui est mère célibataire, semble plus discrète que le reste du contingent — et regarde l'ex-délinquant d'une façon qui n'indique pas seulement un besoin animal.

LES AFFAMÉES

Passez la monnaie

Michael, accaparé de plus en plus par ces dames, n'a même plus le temps d'envisager un travail sérieux. Le jour où il doit entrer comme magasinier dans une usine, il n'entend même pas le réveil. Par contre, il a compris ceci : il peut fort bien tirer parti des instincts survoltés des gens qui l'entourent — de cette société avide de sensations fortes, vivant en tribu dans cet immense immeuble perdu, et retrouvant d'instinct — précisément — les comportements primitifs si chers au professeur de zoologie.

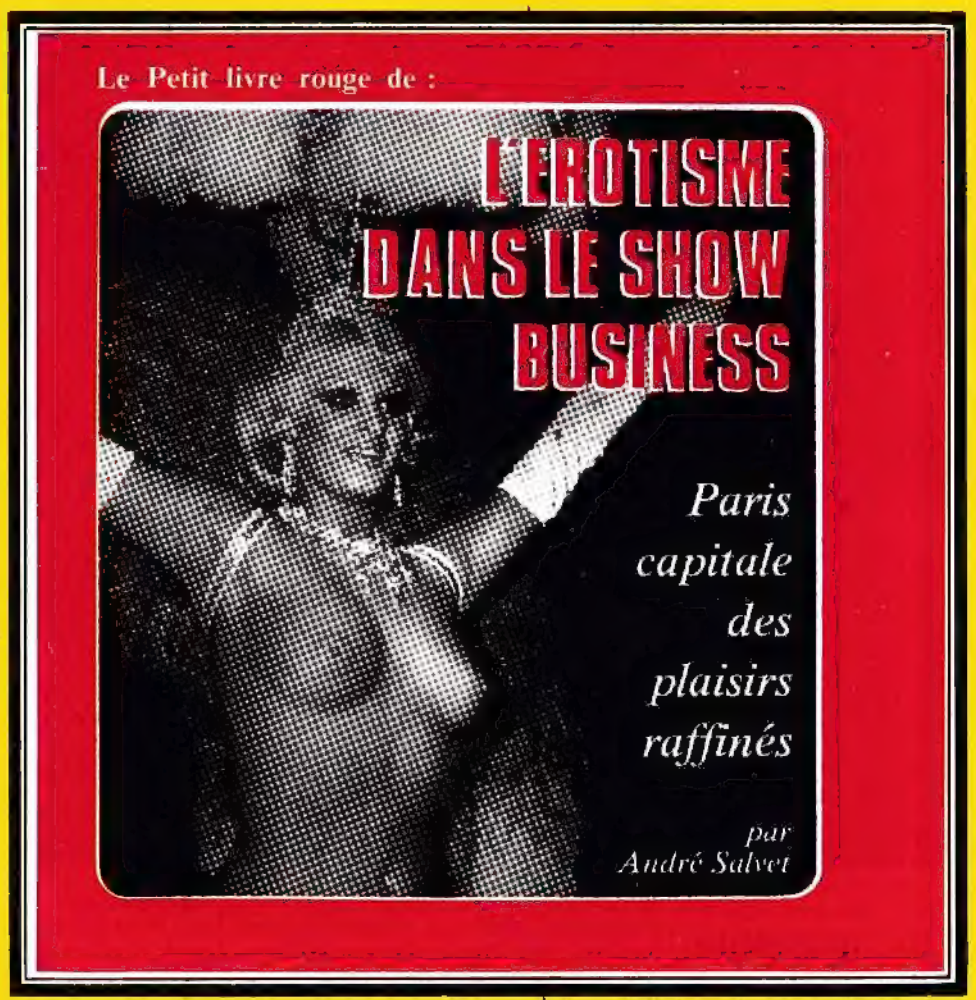
Alors, avec l'aide de jeunes femmes particulièrement dynamiques, le garçon organise à l'étage des nuits orgiaques, au cours desquelles sont projetés des films pornographiques (blue movies) et sont mimées des scènes d'une percutante audace. Toutes les libertés sont permises aux séances de Michael. Passez la monnaie. Les participants cotisent à prix fort, et la « bête à plaisir » s'éreinte moins à ce régime doré. Son talent d'organisateur est surtout en vedette. Michael, qui semble assez insensible, a du chagrin quand il apprend qu'un garçon qu'il connaît se suicide — parce qu'il est impuissant. Michael en est traumatisé. Mais la fête continue à l'étage. Au cours d'une des nuits particulièrement effrénées, il voit même arriver l'honnête Julia, accompagnée d'un monsieur mûrissant. Déçu, Michael la prie de rentrer chez elle, persuadé que ce n'est pas là sa place. Quelques heures plus tard, il la retrouvera chez elle. Pourquoi, d'autre part, Michael peut-il impunément organiser ces nuitées érotiques ? Parce que, tout simplement, il a acheté la conscience, et le silence, de son « éducateur ».

Pourtant, il rêve à Julia, il sent qu'elle est plus pour lui qu'une éventuelle partenaire de plaisir. Une liaison s'amorce entre eux. Michael pourra-t-il croire à l'amour, après toutes ses expériences ? Oui, sans doute. Mais, alors qu'il étreint Julia, son corps le trahit. Impossible de passer à l'acte. C'est alors que l'image du suicidé, obsédante, revient à sa mémoire. Julia suffira-t-elle à lui rendre confiance en sa virilité, hier encore triomphante ?

ah ! les p'tites femmes de Paris !

L'ALBUM PHOTO DE PARIS BY NIGHT
300 PHOTOS DES PLUS BELLES FILLES DE PARIS
LES SPECTACLES LES PLUS EROTIQUES
TOUT LE PETIT MONDE DU PARIS LA NUIT
VU PAR L'UN DES SPECIALISTES DU SHOW-BUSINESS

Crazy-Horse Saloon, Lido, Moulin-Rouge, Folies-Bergère, Alcazar, Mayol, Casino de Paris, Le Sélénite, "Les Tiffany's" de France, et tous les hauts lieux des plaisirs... raffinés



31 F

en vente dans tous les kiosques ou par correspondance

offre exceptionnelle à nos lecteurs 30 F franco

A retourner à la Sté DES EDITIONS DU SENART
13, av. de la République, 91000 EVRY.
C.C.P. 8218-61 Paris — Aucun envoi contre remboursement

Je désire recevoir le petit livre rouge de :
L'EROTISME DANS LE SHOW BUSINESS

NOM
Prénom
N° Rue
Ville
N° code postal

écrire en lettres majuscules